

Quand l'école lutte contre l'extrémisme

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Les évènements tragiques qui ont secoué la France et la Belgique ces derniers mois posent question à tout un chacun. Les enseignants de l'Institut de la Sainte-Famille d'Helmet (Schaerbeek) se sont, quant à eux, interrogés sur le rôle de l'école dans la lutte contre tout type d'extrémisme. Comment apporter des pistes de travail et de réflexion aux jeunes et à leur entourage pour les aider à devenir les acteurs autonomes de leur propre vie et à poser des choix positifs ? C'est l'objectif du projet « Sens » évoqué ici.

« *Déjà bien avant les attentats, explique **Jessica FARACI**, enseignante à la Sainte-Famille, nous avons commencé à mettre des choses en place, car beaucoup de jeunes se posaient des questions sur leurs origines, leur identité, leur avenir. Nous avons notamment travaillé avec la Cellule de prévention de la radicalisation de Schaerbeek. Nous avons reçu Rachid BENZINE, islamologue, politologue et enseignant franco-marocain, pour traiter d'une série de questions en lien avec la religion. La problématique est devenue encore plus cruciale après les attentats de Paris et Bruxelles. Il était très important pour nous de proposer à nos élèves des moments et des espaces de réflexion et de parole, d'autant plus qu'ils se sentaient fortement stigmatisés par les médias.* »

Une bonne part des jeunes qui sombrent dans le radicalisme vivent une crise identitaire et ne reçoivent pas de réponses satisfaisantes ou suffisantes à leurs questionnements. Ils ont généralement plusieurs caractéristiques communes : en quête d'un sens à donner à leur vie, ils sont en rupture avec leur entourage, ont des difficultés à trouver des repères dans une société aux aspirations contradictoires, et se laissent manipuler par un discours rassurant et valorisant.

Prévenir, informer, témoigner

Le projet « Sens » a pour objectif d'amener les élèves à s'approprier leur identité, forcément plurielle, et à se poser des questions sur la religion

(la leur et celle des autres), la culture, le vivre ensemble et l'acceptation de l'autre dans sa différence. Il vise également, pour atténuer tensions et malentendus, à permettre aux enseignants et aux éducateurs de mieux connaître les cultures des élèves. Il incite les jeunes à aider les autres en s'impliquant dans des projets humanitaires et met à la disposition de tous des ressources pertinentes.

« *Pour nous, reprend J. FARACI, la meilleure manière d'amener les jeunes et les adultes à réfléchir et à discuter était de proposer des conférences à l'école pendant le temps de midi. Nous avons ainsi pu rencontrer une femme médecin travaillant avec des sans-papiers, un représentant de l'association SOS Migrants, Paul DELMOTTE, politologue, spécialiste des problèmes du monde arabe, venu parler du conflit syrien, mais aussi une personne traitant de la question des jobs étudiant.* »

Cette année, l'objectif restant plus que jamais de construire une conscience citoyenne pour que les élèves se sentent reconnus et s'inscrivent positivement dans la société, une série d'initiatives¹ ont été envisagées. Parmi celles-ci, des rencontres-témoignages de personnes qui s'efforcent de prévenir les jeunes des dangers de la radicalisation et de l'extrémisme. Vous pourrez lire ci-après un écho des interventions de **Salih** **BEN ALI**, dont le fils est décédé en Syrie, et de **Mourad BENCHELLALI**, prisonnier durant plusieurs années à Guantanamo.



« *Les jeunes ne connaissent pas les textes religieux et n'ont pas de raison de mettre en doute ce qu'ils entendent.* »

Je ne sers à rien ici !

« J'ai quatre enfants, raconte Saliha BEN ALI². Sabri était mon second fils. Il était jeune, beau, plein de peps, toujours souriant. Il allait avoir 19 ans. Le 13 août 2013, sans rien nous dire, il est parti en Syrie. »

Comment cet élève régulier, sensible, attentif aux autres en est-il arrivé là ? Il fait beaucoup de sport, a des copains, aime discuter et déteste l'injustice. Désireux de prendre un peu d'autonomie, Sabri fait face à plusieurs déceptions. Il ne trouve pas de job étudiant, se décourage et se plaint du regard que les autres portent sur lui, évoquant notamment les nombreux contrôles de la police de Vilvorde. Il traîne en rue avec ses copains, souvent en décrochage scolaire. Il se sent stigmatisé par certains enseignants, qu'il pense racistes. Il se pose de plus en plus de questions et décide d'arrêter l'école. « Nous lui avons conseillé de trouver un travail ou de faire du bénévolat et de recommencer l'école en septembre, reprend Saliha. Il a décroché un job d'éboueur. C'était dur physiquement et au niveau de l'estime de soi. Il a passé des examens à l'armée en nous disant : je vais faire mon devoir citoyen, mais il a été refusé pour un problème de dos. Il l'a très mal vécu. Alors, il a voulu devenir pompier, se mettre au service des autres, encore une fois. Là, on lui a dit qu'il devait d'abord terminer ses études. Fin mai, il a décidé de retourner à l'école à la rentrée. Nous étions contents, et nous l'avons laissé tranquille... C'est là que tout a basculé. »

Interpelé par la souffrance dans le monde, Sabri se dit que ce sont les musulmans qui en sont les premières victimes. Il veut aider le peuple syrien. Il porte des colis d'aide humanitaire à la mosquée et commence à s'intéresser davantage à la religion. L'imam ne parle ni français, ni flamand et lui conseille d'apprendre l'arabe sur internet. Le jeune homme est alors approché par des membres de *Charia for Belgium*, un groupe de prédicateurs extrémistes venus d'Anvers. « Ils ont dit aux jeunes qu'ils allaient les sauver, leur apprendre le vrai islam, témoigne Saliha. Ils les ont invités dans un appartement à Schaerbeek : « Le frigo est plein, venez avec vos copains jouer à la Playstation ! De temps en temps, on parlera de religion. » Et Sabri y est allé... Il voulait devenir meilleur, et comme il était en manque de repères, il s'est laissé convaincre par un discours de type sectaire qui vise à valoriser et fait entrer dans un esprit de fraternité dans l'islam. Les jeunes ne connaissent pas les textes religieux et n'ont pas de raison de mettre en doute ce qu'ils entendent. On appuie beaucoup sur les théories du complot, sur les vexations faites aux musulmans. On les persuade que la seule identité valable, c'est l'identité religieuse musulmane. On les épuise physiquement en les faisant courir la nuit dans les parcs avec des sacs à dos remplis de briques, puis on leur passe en



Photos : Conrad van de WERVE

boucle des vidéos de musulmans massacrés ou brimés. Ils avalent des informations nonstop, sans plus avoir d'esprit critique. »

Sabri ne veut plus côtoyer ses anciens amis. Il arrête le sport. Il critique la manière dont vivent les siens. Il veut que son père prie, que sa mère arrête de travailler et porte le voile. Il éteint la télé, coupe la radio. Il remet en question les valeurs démocratiques dans lesquelles il a grandi. Et tout ça va très vite. « Il a commencé à s'intéresser sérieusement à l'islam en juin, rappelle Saliha. Il est parti en août. C'est ce qu'on appelle l'embrigadement last minute, avec un but précis : envoyer des jeunes combattre en Syrie. Aujourd'hui, l'objectif est de radicaliser la personne pour pouvoir faire appel à elle s'il faut commettre un acte violent. Sabri est parti pour sauver la veuve et l'orphelin, mais aussi parce qu'il était persuadé qu'il ne servait à rien ici. »

Le jeune homme est resté quelque temps en contact avec sa famille via Facebook, puis a complètement coupé les ponts. « Un matin de décembre, mon mari était au marché et il a reçu un appel de Syrie. On lui a dit : « Félicitations, votre fils vient de tomber en martyr », puis on a raccroché. À ce jour, nous ne savons ni comment, ni où Sabri est mort... »

Vacances en enfer

Mourad BENCHELLALI, 34 ans, est formateur en insertion professionnelle. Il est revenu sur le parcours qui l'a conduit du quartier des Minguettes à Vénissieux, dans la banlieue de Lyon, à l'Afghanistan, dans les camps d'entraînement d'Al-Qaïda, puis à la prison de Guantanamo.



Le père de Mourad est l'imam de la mosquée du quartier. Pendant la guerre en Yougoslavie, il se rend en Bosnie à plusieurs reprises pour y apporter une aide humanitaire. Il sera emprisonné neuf mois par les Serbes. L'adolescent se pose des questions sur la guerre, sur la manière dont on peut aider les autres, etc. Il interroge son grand frère, qui voyage beaucoup (Russie, Afrique, Afghanistan...) et qu'il admire.

Quelques années plus tard – Mourad a alors 17 ans, ce même grand frère lui conseille de se rendre en Afghanistan. « Tu vas faire des rencontres et apprendre l'islam ! », lui dit-il. À l'époque, Mourad n'est pas très pratiquant et a peur de partir, impressionné par des images « où on voyait les talibans frapper des gens avec des bâtons ». Mais l'envie de vivre quelque chose d'excitant est la plus forte. « Histoire de se

la raconter dans le quartier », Mourad décide de partir pour ce qu'il pense être des vacances. Naïf, il voit ça comme une belle aventure à partager avec un jeune du quartier, Nizar, que son frère a convaincu de l'accompagner.

Partis en juin 2001, les deux garçons, qui ne connaissent pas l'arabe, sont pris en charge par des amis du frère de Mourad et arrivent à Jalalabad sans problème. Logés dans une maison d'accueil, ils rencontrent d'autres jeunes, se baladent dans le souk, mais ne comprennent pas très bien ce qu'ils font là. C'est ensuite Kandahar, puis Farouq, un camp d'entraînement militaire en plein désert. On leur explique qu'un musulman doit savoir se battre, que s'entraîner est une obligation religieuse, et qu'il faut aider les talibans à combattre. « Nizar et moi, on n'est pas venus pour ça ! Un entraînement militaire, ça veut dire quoi ? On va se battre, mais contre qui ? Moi je n'ai pas envie de mourir ! », se dit Mourad, convaincu de l'urgence de s'en aller.

Mais les talibans ne leur laissent pas le choix, et les deux jeunes sont soumis à un entraînement intensif, assorti de discours religieux justifiant le jihad. Ils vont même croiser deux fois Oussama BEN LADEN – sans savoir qui il est – et l'entendre dire cette phrase dont, sur le coup, ils ne comprennent pas la portée : « Dans quelques jours, on va frapper les États-Unis, vous allez voir ! »

À la première occasion, Nizar et Mourad s'empressent de fuir, avec la ferme intention de rentrer dans leur famille, en France. Mais juste après le 11 septembre, toute la région est en état d'alerte, et le piège se referme sur eux. Après avoir survécu aux bombardements américains et au froid des montagnes, ils sont faits prisonniers par des militaires pakistanais, puis livrés aux Américains. Mourad se croit sauvé : « Les Américains, je les connais. Je les ai vus dans les films, ils sont gentils, ils vont nous remettre à la France, je vais leur montrer mon passeport ! »

Mais les deux Français, assimilés à des talibans, sont emprisonnés à Kandahar puis à Guantanamo, où ils sont complètement coupés du monde. Mauvais traitements, humiliations, interrogatoires musclés vont se succéder pendant près de trois ans. Renvoyés en France, ils connaîtront la prison, et leurs familles paieront aussi le prix de leur inconscience. Les parents de Mourad sont expulsés en Algérie et interdits de séjour en Europe.

En prison, il est approché par des jeunes qui le voient comme un héros et veulent suivre son exemple. Il leur explique combien il regrette tout ce qui s'est passé : « Je ne suis pas parti pour le jihad mais pour moi, pour me la raconter. Et puis, sais-tu ce que c'est, le jihad ? Là-bas, j'ai vu des gens qui m'expliquaient que les attentats-suicides, c'était bien, que tous les coups étaient permis... C'est pas ce que je connaissais de la religion ! Ils ne m'ont pas dit de défendre la veuve et l'orphelin, ils m'ont dit qu'il fallait tuer tous les Américains ! » Mourad BENCHELLALI a choisi de faire part de son vécu au travers d'un livre³. ■

1. Animations proposées par le CNAPD ou l'asbl Dakira (dialogue interculturel, approche de l'islam de manière critique et historique), projection vidéo *L'Islam et la science*, visite de l'exposition *L'Islam, c'est aussi notre histoire*, mise sur pied du projet *Move with Africa* en partenariat avec l'ONG Défi Belgique Afrique, qui verra une classe et des professeurs partir pour un projet humanitaire au Bénin, collaboration avec la « Mother School », le modèle des écoles des mères contre la radicalisation, etc.

2. Elle a fondé S.A.V.E. BELGIUM (Society against violent extremism), une association sans but lucratif ayant pour objet la lutte contre toutes formes de radicalisation violente.

3. *Voyage vers l'enfer*, Robert Laffont, 2006